

## PRIX LITTÉRAIRES



### Rapport sur le Prix Georges Sadler par Monsieur Jean Lanher

#### *Georges Gay : Le dernier siège de Longwy, août 1914.*

L'ouvrage que l'Académie de Stanislas couronne aujourd'hui n'est pas un ouvrage ordinaire. En effet Georges Gay, son auteur, est mort dans des circonstances tragiques durant la seconde guerre mondiale, sans avoir pu publier son travail sur le siège de Longwy du mois d'août 1914, lequel, à l'état manuscrit, était prêt pour l'impression en août 1939, quelques semaines avant la déclaration de la guerre. Cette remarquable étude serait restée inédite si elle n'avait été offerte à la ville de Longwy au mois de mai 2002, l'année même où l'on célébrait le bicentenaire de la Légion d'honneur -qui fut précisément attribuée à la ville de Longwy pour son héroïque résistance lors de la bataille des frontières de 1914- par la fille de l'auteur, Madame Gay qui, ce faisant, permettait aux lecteurs de ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle, 89 ans après les événements, de prendre connaissance de l'extraordinaire héroïsme des défenseurs de la place forte submergée et écrasée par l'artillerie allemande.

Longwy est une place de guerre. Surtout depuis l'annexion de Metz en 1871, autre place forte, avec Montmédy et Mézières, elle était conçue pour barrer toutes les voies pénétrantes du territoire à l'est. Mais en 1913 Longwy se trouve dans la situation où l'avait laissée Vauban, n'ayant rien par conséquent d'une fortification moderne. Aussi est-elle sur le point d'être abandonnée et démembrée quand un décret ministériel du 30 juillet 1914, devant l'imminence qui paraît inévitable d'une guerre entre la France et l'Allemagne, lui confie, ainsi qu'à Montmédy, la mission de jouer le rôle de couverture et de retardement, pendant un temps très limité, des troupes de campagne ennemies, et de point d'appui éventuel pour les troupes françaises. Longwy allait alors commencer le dernier chapitre de sa longue histoire militaire. Les 168 pages consacrées à

l'événement par Georges Gay, à travers 15 chapitres informés aux meilleures sources tant française qu'allemandes, retracent la période, heure par heure, dramatique et tragique inscrite entre le 1<sup>er</sup> août, date à laquelle la mobilisation prend corps et le 26 du même mois, date de la reddition et de la capitulation des survivants.

Ce n'est pas le moment ici de retracer le détail de ces journées. Je n'en rappellerai que les temps forts. Tout d'abord la première sommation de l'ennemi faite à la garnison, sous les ordres du lieutenant-colonel Darche, de se rendre, le 10 août, et la réponse brutale : «La place de Longwy ne se rendra pas».

Les mouvements de troupes, qui mettent aux prises les unités d'infanterie et de cavalerie, et la marche inéluctable vers le blocus. Le début du bombardement du 21 août, au moment où le centre des 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> armées allemandes s'ébranle ; le pilonnage croissant de la place et l'anéantissement de la ville le 22, sous les coups des projectiles lourds et ceux des pièces de campagne ; l'enterrement des morts dans les remparts ; l'attaque de l'infanterie allemande ; la brillante riposte des défenseurs les 23 et 24 ; l'agonie de la forteresse le 25 ; le refus de l'adversaire d'une demande d'armistice temporaire pour permettre l'inhumation des morts ; enfin le 26, devant l'inéluctable, la montée du drapeau blanc et la demande des conditions de reddition ; la reddition définitive et le départ en captivité des survivants pour Nuremberg.

Le lieutenant-colonel Darche, le lendemain 27, à Esch-sur-Alzette, est présenté au Kronprinz, au Q.G. de la 5<sup>ème</sup> armée, qui lui rend son épée.

Les défenseurs de Longwy, les hommes et leur chef avaient bien mérité de la patrie. Le bilan, à l'issue de ces 16 jours de siège était lourd. Sur un effectif de 3 500 hommes, dont 61 officiers, 2 officiers avaient été tués et 12 blessés ; 250 tués ou disparus chez les hommes, et 400 blessés, dont 150 gravement. Premier bilan corrigé par la suite, et ramené à une perte totale de 800 officiers et hommes de troupe.

L'auteur de cette étude, Georges Gay, était citoyen belge, professeur au collège de Charleroi. Lauréat de l'Académie française, pour son volume sur la bataille de Charleroi, chevalier de la Légion d'Honneur, il fut un grand ami de la France et un grand patriote belge. Il le demeura jusqu'à sa mort : Résistant, il fut arrêté par la Gestapo en 1942 et exécuté à Cologne en octobre 1943. Georges Gay fut décoré de la croix de guerre française pour mission accomplie dans les lignes ennemies.

En vous priant, Madame, de recevoir le prix Sadler, l'Académie de Stanislas tient à honorer la mémoire de votre père Georges Gay, à lui

dire notre admiration et nos remerciements pour son admirable travail, et à saluer comme ils le méritent encore une fois encore le courage des hommes de la frontière, qui placèrent plus haut que tout leur devoir, et qui moururent pour le Pays.



## Rapport sur le prix Paul Aubry et Louis Marin par Monsieur Bernard Guidot

**Jacques G. Peiffer :** *Les frères Mougin, sorciers du grand feu, grès et porcelaine (1898-1950).*

La personnalité de M. Jacques G. Peiffer est marquée au sceau de l'originalité. Celui que nous honorons aujourd'hui est à la fois un technicien et un artiste. Par ailleurs, son parcours individuel recèle aussi bien des éléments de formation traditionnelle que des aspects franchement autodidactes. La réussite n'a pas fait défaut : obtenir successivement la distinction de *Meilleur ouvrier de France* (classe *Céramique*), puis le titre de docteur de l'Université de Nancy 2, en Histoire de l'Art, n'est pas banal.

Né en 1947, dans une famille modeste, il est dévoré par une véritable passion dès l'âge de 9 ans (il allume alors son premier four à bois). Renonçant à des études d'ingénieur pour se tourner vers les Beaux Arts (à Metz et à Paris), il exerce, pour survivre, divers métiers successifs (styliste de mode, graphiste, photographe). Ils ne lui feront jamais oublier sa véritable vocation pour les métiers du grand feu : elle le dévorera toute sa vie.

Jacques Peiffer joue un rôle dans le renouveau de l'art des émaux à Longwy. A partir de 1965, il crée des pièces originales réalisées dans l'ancienne faïencerie d'Huart ; plus tard, elles deviennent émaux de Longwy dans la manufacture de Saint-Jean l'Aigle. En 1978, il reprend l'activité de céramiste, en créant sa propre entreprise; son ambition est d'y associer l'art à une certaine éthique. L'art au quotidien, ce sont des élans créatifs, des pulsions affectives, des émotions liées à un plaisir visuel et tactile. Jacques Peiffer deviendra Directeur du laboratoire de céramologie du musée Saint-Jean l'Aigle.

Comme sculpteur, Jacques Peiffer a contribué à l'embellissement d'Herseange, ville soucieuse de se créer un patrimoine culturel original : on citera la *Fontaine de Vulcain*, en hommage à l'Homme des

Hauts Fourneaux : mise en valeur par la lumière et le jaillissement de l'eau, elle associe un titan d'argile et d'oxydes métalliques à la légende de Vulcain, dieu du métal et du feu. Soucieux de son originalité, Jacques Peiffer reconnaît néanmoins diverses influences. Il se dit ouvert à l'architecture, aimant l'espace, et partagé entre divers soucis: le savoir-faire technique, l'exploration artistique et la réflexion critique.

Jacques Peiffer est l'auteur de nombreux articles, sur la céramique et les émaux et sur différents spécialistes de ces domaines, publiés dans des revues régionales, comme *Le Pays Haut* ou *La Revue Lorraine Populaire*. Il a été commissaire de diverses expositions.

Sa thèse, travail austère, mais d'une grande richesse, lui a permis d'analyser environ trois mille cinq cents termes techniques, dont certains avaient été oubliés.

Elle s'intitule *Le savoir-faire des faïenciers aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Le rôle de l'écrit dans la transmission des techniques* (Université de Nancy 2, 2001) et elle a été dirigée par le Professeur François Pupil. L'auteur prépare un *Dictionnaire lexicographique des arts et sciences de la céramique*, à paraître chez Faton (la matière est celle de la thèse). Citons encore une autre publication marquante : *Lexicographie céramique, poteries, faïences, terres de pipe, grès et porcelaines* (Longwy, juillet 2000). Cette étude, à but encyclopédique, est en majeure partie une analyse lexicographique portant sur les matières constitutives terreuses (argiles, roches), sur les matières constitutives métallo-vitreuses (fondants, pigments et couleurs), les savoir-faire (techniques du façonnage et du décor), sur les fours et les moulins (types et principes de fonctionnement).

Mais ce que nous voulons surtout évoquer, et qui motive essentiellement l'attribution du Prix Littéraire de l'Académie de Stanislas, c'est la publication de l'ouvrage *Les frères Mougin, Sorciers du grand feu, Grès et porcelaines (1898-1950)* (Dijon, éditions Faton, 2001, 240 pages, avec de nombreuses reproductions, presque toutes en couleurs et représentant fréquemment des pièces appartenant à des collections privées). Il s'agit d'une défense et illustration du rôle et de l'influence de ces artistes et techniciens dans le domaine de la sublimation des émaux. Elle a été accompagnée par l'organisation d'une exposition à la Villa Vauban, galerie d'art de la ville de Luxembourg (12 mai - 19 août 2001). Pour Jacques Peiffer, l'entreprise se justifie par l'admiration viscérale qu'il réserve aux deux frères. L'auteur a bénéficié d'une amicale complicité avec les deux fils de Joseph Mougin, Bernard et François : ils lui ont ouvert les archives familiales (cahiers d'atelier, répertoires de formules de terre et d'émaux, fournissant de nombreux renseignements techniques sur les métiers du feu).

Le destin de Joseph Mougin (1876-1961) et de Pierre Mougin (1880-1955) se signale par une alternance de vifs bonheurs et de périodes de doutes et de graves contrariétés, pendant lesquelles les chausse-trapes ne leur ont pas été épargnées. Leur évolution esthétique va les conduire jusqu'aux recherches d'avant-garde menées entre 1933 et 1950, alors qu'ils étaient d'abord situés à la charnière de l'Art Nouveau et de l'Art Déco.

Leur œuvre -à l'apport novateur- appartient au mouvement de réconciliation entre les arts majeurs et les arts décoratifs. Concepteurs audacieux attachés à leur indépendance, ils possèdent un génie imaginaire d'une réelle ampleur : le feu et la terre sont rendus à leur puissance originelle. Le livre de Jacques Peiffer est fermement structuré. Il se fonde sur des chapitres qui rapprochent des notations biographiques et des commentaires judicieux dans les domaines technique et artistique.

Citons-en quelques-uns seulement : «Le grès des frères Mougin : de l'art nouveau à l'expression abstractionniste» ; «Lunéville : une expérience idéale et tragique» ; «Nancy : le dernier refuge».

Le chapitre «Les derniers feux de Montreville» met l'accent sur le destin de la famille, après la disparition de Joseph. La période lunévilloise, caractérisée par la collaboration, d'abord idéale, puis désastreuse avec Edouard Fenal, met en exergue les difficultés à s'insérer dans la réalité de tout artiste, conscient de sa valeur, mais doté d'un caractère tumultueux, comme l'était celui de Joseph.

On saura gré à Jacques Peiffer d'avoir, par l'intermédiaire de ce beau livre, tressé des lauriers au talent des frères Mougin. Ayant consacré sa vie professionnelle à différents domaines (conception de l'œuvre d'art et réalisation de celle-ci en manufacture, direction des hommes, travail de l'écriture et de la publication), lui-même sait bien que des déceptions peuvent naître. Mais le talent, c'est aussi de les oublier pour s'approcher, encore et toujours, de la perfection.